



Chaque jour, un grand témoin évoque pour «La Croix» ce temps singulier du confinement.

Aujourd'hui. Le dominicain anglais Timothy Radcliffe décrit comment la crise sanitaire bouleverse au plus profond notre relation aux autres.

«Le toucher est la nourriture de notre humanité»

repères

Dominicain et anglais

Né en août 1945 à Londres, Timothy Radcliffe est entré dans l'ordre dominicain en 1965. Ordonné prêtre en 1971, il a été aumônier d'université et enseignant à Oxford.

D'abord provincial d'Angleterre, il a été élu maître de l'ordre en 1992, résidant alors à Rome au couvent de Sainte-Sabine sur l'Aventin.

Depuis qu'il a quitté la tête des dominicains, en 2001, il appartient à la communauté dominicaine d'Oxford et réside au couvent de Blackfriars, quand il n'est pas en voyage à travers le monde pour prêcher ou donner des conférences.

Auteur de nombreux ouvrages, il a notamment publié en français *Je vous appelle amis* (Le Cerf/La Croix). Son prochain livre, *Choisis la vie!* paraîtra dès que possible aux Éditions du Cerf.



Timothy Radcliffe. Tom Weller/Circ

«Pour moi, c'est donc à la fois un moment de communion intense mais aussi de privation, d'amis retrouvés et d'absence, de main tendue mais pas de toucher.»



En faisant la queue pour passer la sécurité à l'aéroport de Tel-Aviv la semaine dernière, j'ai été fasciné par le ballet de l'homme qui me précédait. Il dansait presque en manœuvrant ses valises pour que personne ne puisse l'approcher à moins de deux mètres. Il faisait probablement preuve de sagesse, mais pour moi, il évoquait de manière très vivante deux aspects de ce nouveau monde dans lequel nous vivons du mieux que nous pouvons.

D'abord, l'insécurité. La menace de mort plane dans l'air, littéralement, et touche tous ceux que nous aimons. Les deux personnes dont je suis le plus proche dans ma communauté, à Blackfriars, le couvent dominicain d'Oxford, sont toutes deux à haut risque. L'un d'eux, âgé de 50 ans seulement, est atteint d'une maladie qui le prive de toute immunité. Ce sont les frères avec lesquels je pars en vacances chaque année. Peut-être ne le ferai-je plus jamais. La seule chose à faire, c'est de profiter d'eux maintenant. Leur vie

est un cadeau pour lequel je peux rendre grâce chaque jour. Je suis allé acheter une bouteille de vin pour pouvoir prendre un verre avec celui qui peut encore partager l'espace avec moi. Je m'en réjouis. Nous allons passer une merveilleuse soirée. Mais il vient de m'appeler pour me dire que nous devions reporter car il ne se sent pas bien...

Le jeune homme aux valises était ensuite une image d'isolement. En ce moment, la sécurité ne se trouve que dans le fait de se tenir à l'écart les uns des autres. Mais comment peut-on vivre dans l'isolement? Nous avons besoin de proximité et de toucher, d'embrassades et de baisers pour être vraiment en vie. Dans la chapelle Sixtine, le doigt de Dieu touche celui d'Adam pour l'amener à la vie. Nous sommes tous les mains du Dieu qui donne vie lorsque nous touchons les autres avec gentillesse et respect. Le toucher est la nourriture de notre humanité.

Des millions de personnes sont privées de la proximité physique dont nous avons besoin pour nous épanouir. Même si le ●●●



Célébration de la messe sur le toit de l'église Santa Maria della Salute, à Naples, le 20 mars. IPA Agency/Starface



●●● cyberspace est rempli de messages exprimant l'amour et l'attention. « Tu vas bien ? » « Tu es rentré d'Israël ? » J'en ai reçu trois depuis que j'ai commencé à écrire cet article. Alors que je ne dois m'approcher de personne, je suis en contact avec des amis que je n'ai pas vus depuis des années. Oui, il y a un isolement, mais aussi une nouvelle et large communion de ceux qui prennent soin les uns des autres.

Hier, pour la première fois de ma vie – quel aveu ! –, j'ai utilisé Skype pour contacter un frère qui vit à l'étranger. Depuis lors, j'ai skypé de nombreux amis. C'était mieux que rien, mais ce n'est pas la même chose que de voir un visage en trois dimensions. Habituellement, nous ne fixons pas les visages de ceux que nous aimons tandis que nous nous concentrons sans relâche sur l'écran lorsque nous utilisons Skype. Quand nous sommes physiquement ensemble, nous nous regardons doucement, discrètement, sous tous les angles. Le frère avec qui j'ai skypé en premier me disait qu'au temps de la Bible, on pen-

sait que le visage était une source de lumière. Comme si la lumière jaillissait de nos yeux, illuminant ceux que nous aimons. Nous nous chauffons à leur éclat, comme des bronzés sur une plage, nous nous reposons dans leur regard. Tant de visages me manquent en ce moment.

Samedi, nous avons célébré la dernière de nos Eucharisties publiques pour un certain temps. Alors que nous étions en proces-

« Tout ce que nous perdons en cette période sera, nous l'espérons et nous le croyons, retrouvé d'ici peu. Le coronavirus va passer. Et il y a dans l'air quelque chose qui peut être contagieux pour le bien. »

sion pour la sortie, un ami agitait le bras comme pour un adieu. Nous allons vivre un jeûne de l'intimité partagée du Corps du Christ. Intérieurement, je me suis rebellé contre la décision de l'Église de mettre fin à toutes les liturgies publiques, même si je sais que c'est inévitable. Bien sûr, le travail pastoral et l'écoute des confessions se poursuivent encore, souvent discrètement sur des bancs dans les jardins, laissant l'air frais nous préserver de la contagion mutuelle. En tant que membres de l'ordre des prêcheurs, nous devons trouver tous les moyens possibles pour annoncer l'Évangile. Nos étudiants dominicains explorent de nouvelles façons d'y parvenir via le Web, nos cours universitaires seront en ligne. Jamais il n'y a eu un aussi vaste effort. C'est merveilleux ! Et pourtant, la plus grande partie de la joie de la prédication vient des visages, des sourires et des rires des personnes auxquelles on s'adresse.

Saint Augustin dit que nous devrions enseigner avec *hilaritas*, l'exubérance et même l'extase. C'est intensément réciproque, le

prédicateur et les fidèles s'inspirent mutuellement. Un imam soufi du XV^e siècle, Mullah Nasrudin, a dit : « Je parle toute la journée, mais quand je vois les yeux de quelqu'un s'enflammer, alors je l'écris. » Pour moi, c'est donc à la fois un moment de communion intense mais aussi de privation, d'amis retrouvés et d'absence, de main tendue mais pas de toucher.

Tout ce que nous perdons en cette période sera, nous l'espérons et nous le croyons, retrouvé d'ici peu. Le coronavirus va passer. Et il y a dans l'air quelque chose qui peut être contagieux pour le bien. Le gouvernement conservateur a fait une annonce extraordinaire : si une entreprise renonce à licencier un employé, le gouvernement lui versera 80 % de son salaire. C'est une intervention de l'État sans précédent dans l'histoire de la Grande-Bretagne !

« Nous ne pouvons survivre en tant que société que par un changement radical. Les vastes inégalités de richesse ont tellement affaibli nos liens communs qu'une souffrance financière extrême pourrait provoquer une dissolution sociale. »

Peu à peu, nos hommes politiques se rendent compte que si une telle mesure drastique n'est pas prise en faveur des plus pauvres, des personnes sous contrat zéro heure, de ceux qui gagnent le moins, il pourrait en résulter un malaise social comme l'Europe n'en a pas connu depuis la Révolution française. Nous ne pouvons survivre en tant que société que par un changement radical. Les vastes inégalités de richesse ont tellement affaibli nos liens communs qu'une souffrance financière extrême pourrait provoquer une dissolution sociale. Peut-être qu'au moins une partie de l'élite politique va comprendre que si nous ne sommes pas vraiment tous dans le même bateau, les conséquences seront presque impensables.

Bien sûr, en tant qu'Européen inébranlable, j'espère que nous finirons par comprendre que nous ne pouvons pas nous épanouir sans nos amis européens également ! Le Brexit n'aurait pas pu se produire à un moment plus malheureux. Espérons que nous renouvellerons notre sentiment d'appartenance à une seule communauté humaine dont aucune sortie n'est possible.

Timothy Radcliffe
(Traduction Guillaume Goubert)

ce que je (re)découvre

« Simplement vivre, jour après jour »

J'étais en partance à l'aéroport de Tel-Aviv après un mois avec mes frères de l'École biblique française de Jérusalem. J'y ai passé un merveilleux moment à lire les dernières recherches sur le Nouveau Testament. Après bientôt cinquante ans de sacerdoce, de prédication, d'enseignement et d'écriture incessants, je faisais une pause. Il était temps de prendre un congé sabbatique. Mais, au bout d'un mois, j'avais de nouveau envie de travailler. J'avais des conférences à préparer pour l'été en Amérique, en France et en Angleterre. Maintenant, elles sont toutes annulées. Il ne reste plus que quelques articles à écrire sur la crise. Merci à *La Croix* de me l'avoir demandé ! J'ai découvert que je suis plus motivé par les tâches et les objectifs que je ne pensais. Je dois apprendre à vivre différemment, ce que la plupart des gens doivent faire à mon âge – presque 75 ans ! Un ami australien m'a envoyé des CD de ses compositeurs préférés. Puis-je apprendre à m'asseoir et à écouter, même au milieu de la matinée ? Est-ce que je vais lire une pièce de Shakespeare juste pour le pur plaisir de la lire ? Puis-je vivre ce moment en m'occupant des personnes qui ont besoin de moi maintenant, et être heureux même si personne ne m'appelle ? Puis-je apprendre que je n'ai pas à justifier mon existence et prouver aux autres que ma vie a de la valeur ? Je peux simplement vivre, jour après jour. Ce temps sabbatique m'invite à me préparer pour un autre sabbat, celui du Seigneur, où nous reposerons dans sa paix. Le théologien du XII^e siècle Pierre Abélard a donné cet aperçu de la fin du voyage.

« Là on passe de sabbat en sabbat, Célébrant le sabbat dans la liesse perpétuelle, Et jamais ne cesseront ces réjouissances ineffables. (1) »

(1) Hymne des vêpres du samedi.